

LA " PHILOSOPHIE " DE SPINOZA

(Substance et Signification)

POUR LE TRICENTENAIRE DE LA MORT DE SPINOZA

" De là, enfin j'ai conclu ce qu'il s'agissait d'établir, sans rien présupposer hors le simple sens des mots."
(Lettre XXXVI.)*

A l'occasion du trois-centième anniversaire de la mort de Spinoza (1677), on voudrait rendre compte d'un livre absent chez lui. Œuvre programmée et jamais écrite par le Philosophe, en tout cas sous ce titre, la *Philosophie* eût dû exposer le Système dans son intégralité.

" La vraie méthode est la voie par laquelle la vérité elle-même ou les essences objectives des choses, ou encore les idées (tous ces termes signifient la même chose) sont recherchées dans l'ordre dû*.

*En quoi cette recherche consiste dans l'âme, je l'explique dans ma *Philosophie*." (T.R.E. 36.)

«Retrouvée», elle risque de projeter de vives clartés sur les traités publiés ou rédigés par l'auteur. Les indications éparpillées dans le *Traité de la Réforme de l'Entendement* (31.,36.,45.,51.,76. et 83.) qui en mentionnent expressément le projet et les fragments, autant que les approches de celle-ci que forme la totalité des ouvrages du Philosophe hollandais, nous aideront dans cette tâche. Nous parcourons ainsi un cercle, de l'œuvre écrite à l'œuvre écrite, en passant par l'œuvre projetée.

Cette dernière, telle une norme décisive ou principielle, nous permettra de juger de celle-là. Car, pour nous, l'œuvre de Spinoza reste « inachevée », nonobstant sa grandeur indéniable. C'est l'application aux *opus* écrits des critères spinozistes mêmes du « système » qui nous autorise une telle affirmation, sans omettre tout ce que l'Histoire de la Philosophie révélera ultérieurement comme sa vérité et au-delà comme la vérité de chacun des philosophes *singuliers*, passés ou futurs. Ayant toujours « dialogué » entre eux, ceux-ci participent forcément à une communauté de pensée. Et leurs contributions ne se réduisant nullement à des « monologues » fermés et juxtaposés, elles peuvent être arbitrées les unes par rapport aux autres, voire en regard d'une « exactitude » vers laquelle elles ont toutes tendu, mais qui ne s'est divulguée que progressivement et tardivement, avec la claire conscience de la nature « linguistique » - logique de la Philosophie.

En effet et selon une façon de voir qui finira bien par avoir raison de tous les doxographes, il n'existe point des philosophies mais uniquement une Philosophie. C'est d'ailleurs pourquoi, à l'image de la science et contrairement à l'idéologie (opinion), elle connaît une histoire commune. Pour « hérétique » que soit apparue sa propre élaboration, Spinoza n'en a pas moins débuté sa carrière philosophique publique par un commentaire et une discussion des *Principes* de Descartes, auquel il rend au demeurant un hommage appuyé : **"l'astre le plus éclatant de ce siècle"** (Préf.).

* Toute citation en gras renvoie à une formule de Spinoza dont nous précisons les références entre parenthèses. Nous utilisons les *O.c.* (Pléiade), sauf pour le *Traité Réforme Entendement* cité dans l'éd. d'A. Koyré (Vrin)

Nous limiterons cependant ici notre propos à celle du Penseur de *Dieu, Nature* ou *Substance*, dont l'importance a déjà été maintes fois soulignée tant par ses admirateurs que par ses détracteurs. "Spinoza est le point cardinal de la philosophie moderne: ou le spinozisme ou pas de philosophie."¹

La réflexion spinoziste prend son point de départ dans un "**projet nouveau**" et *éthique* : "**rechercher ... un bien véritable**" (*T.R.E.* 1.). Tout devra y être scrupuleusement suspendu, le savoir non moins que l'action.

" Je veux diriger toutes les sciences vers une seul fin et un seul but, à savoir celui d'arriver à cette suprême perfection dont nous avons parlé ; ainsi tout ce qui, dans les sciences, ne nous fait pas avancer vers notre but, devra être rejeté comme inutile ; c'est-à-dire en un mot, que toutes nos actions ainsi que toutes nos pensées devront être dirigées vers cette fin." (*T.R.E.* 16.)

Tel est le gage de la cohérence d'ensemble de la doctrine.

Mais une fois atteint, le bien recherché s'avère ne consister qu'en une chose : la connaissance, seule à pouvoir nous procurer une satisfaction pleine et entière (véritable).

"Nous ne pouvons trouver de satisfaction absolue (*absolute acquiescere*) que dans le vrai." (*É.* IV. App. XXXII)

Partant le seul Impératif catégorique de la morale spinoziste se libelle simplement : *Connais !* Aussi « asservir » le savoir à l'éthique signifie pour elle les reconduire à leur propre visée, hors toute contamination externe, que ce soit celle du pouvoir (politique) ou du plaisir (économique). La fin assignée aux sciences répond à l'exigence même qui les a fait naître : *comprendre*.

Si l'Éthique précède chronologiquement la Science, elle la suit logiquement.

" L'éthique, qui, on le sait, a son fondement dans la métaphysique et la physique." (*Lettre XXVII.*)

De quelle science s'agit-il au juste néanmoins ou de quoi traite précisément la Métaphysique ? La réponse du Philosophe ne souffre pas le moindre doute à ce sujet : de Dieu, à l'instar de la *Métaphysique* ou " Théologie " aristotélicienne (*Méta.* E. 1. 1026 a 20).

"*Le souverain bien de l'esprit est la connaissance de Dieu, et la souveraine vertu de l'esprit est de connaître Dieu.*" (*É.* IV. XXVIII.)

L'objet de la philosophie étant Dieu, la *Philosophie* eût porté en sous-titre *De Deo*, ce qui forme, on le sait, l'intitulé même du Premier Livre ou de la Première Partie de l'*Éthique*.

" Ce projet il l'a même exécuté : cette seconde rédaction de son système, sa *Philosophie*, est-ce autre chose que l'*Éthique*, dont il commence la rédaction en 1662 ? " (A. Koyré²). Il semblerait que l'ouvrage projeté ait été finalement rédigé et publié, fut-ce de façon posthume. Au titre près, nous posséderions bien l'œuvre « rêvée ».

¹ Hegel, *H.Ph.* Spinoza p. 1453; cf. égal. Bergson, *Lettre à L. Brunschvicg* 22/02/1927 in *Journal des Débats* 28/02/1927

² Av¹-Propos au *T.R.E.* p. XIII note 3) ; cf. également A. Lécivain, Introduction au *T.R.E.* (GF Flammarion)

Pourtant n'est-ce pas conclure précipitamment ? Et d'abord quid de ce changement de titre ? Pourquoi intituler *Éthique* un traité qui devrait, s'il était réellement l'exposé du Système théorique, non pas se contenter d'affirmer en quoi réside le Souverain bien, ce que fait souvent celui-là, et ainsi en rester continuellement au point de départ, mais en produire effectivement le contenu détaillé et « positif », c'est-à-dire articuler l'essence ou l'être conséquent de Dieu. N'est-ce pas, rétorquera-t-on, ce que propose justement la première partie de l'œuvre ? On verra qu'il n'en est rien ou presque.

D'ailleurs comment identifier l'*Éthique* à la Philosophie dans son ensemble, alors que son auteur nous prévient explicitement que son dessein y est beaucoup plus limité (restreint) ?

" Je passe maintenant à l'explication des choses qui ont dû suivre nécessairement de l'essence de Dieu, autrement dit de l'Être éternel et infini : non pas de toutes, cependant, car nous avons démontré par la proposition 16 de la première partie que de cette existence devait suivre une infinité de choses en une infinité de modes ; mais de celles-là seules qui peuvent nous conduire comme par la main à la connaissance de l'Esprit humain et de sa béatitude suprême. " (É. II. Avert.)

Plus important toutefois que ces arguments strictement littéraux se révèle l'examen précis de la signification des propositions liminaires du livre.

Nous poserons l'unique question ici pertinente : qu'en est-il de Dieu ou que recouvre ce vocable ?

" PAR DIEU, J'ENTENDS UN ÊTRE ABSOLUMENT INFINI, C'EST-A-DIRE UNE SUBSTANCE CONSISTANT EN UNE INFINITE D'ATTRIBUTS, DONT CHACUN EXPRIME UNE ESSENCE ETERNELLE ET INFINIE." (É. I. Déf. VI.)

Il suffira de « traduire » cette définition. Les attributs « exprimant » Dieu ou la Substance, se demander ce qu'est Dieu revient à s'interroger sur ce que sont les attributs.

"PAR ATTRIBUT, J'ENTENDS CE QUE L'ENTENDEMENT PERÇOIT DE LA SUBSTANCE COMME CONSTITUANT SON ESSENCE." (Déf. IV.)

L'attribut c'est ce qui constitue ou manifeste pour nous la substance. Ce pour nous ne doit néanmoins en aucun cas être interprété de manière restrictive. Bien conçu, celui-là forme ou expose effectivement et en soi celle-ci. Et la totalité des attributs se confond avec Dieu.

" Dieu, autrement dit tous les attributs de Dieu ... " (É. I. XIX.)

En tant qu'il compose l'essence de Dieu, l'attribut l'explique ou l'exprime, mais à son tour il est exprimé par des modes.

" Les choses particulières ne sont que des affections des attributs de Dieu, autrement dit des modes par lesquels les attributs de Dieu sont exprimés d'une façon définie et déterminée." (É. I. XXV. Corol.)

Par le jeu de la transitivité cette tripartition –substance-attributs-modes- revient en fait à une bipartition : nous pouvons en effet rapporter directement les modes à la substance et dire qu'ils l'expriment ; ce qui répond du reste à leur définition.

" PAR MODE, J'ENTENDS LES AFFECTIONS DE LA SUBSTANCE ... " (É. I. Déf. V.)

Autotall' on divisera l'Être en deux : **"Nature naturante et... Nature naturée"** (É. I. XXIX Scolie).

Le rapport qui unit ces deux termes se comprend comme une relation antécédent-conséquent, soit comme la relation de causalité. Mais puisque Dieu (Nature naturante) est infini, limité par rien, d'extérieur à soi, cette causalité ne saurait être conçue sur le modèle de la causalité physique. Elle relève d'un autre type de causalité :

" Dieu est la cause immanente, mais non transitive, de toutes choses." (É. I. XVIII.)

Autrement dit, Dieu n'ordonne pas, de l'extérieur, à l'existence des êtres, ou encore Dieu n'est pas un sujet créateur (Nature naturante) qui se distinguerait de ses créatures (Nature naturée).

Il se trouve au contraire entièrement immanent ou intérieur à ces dernières :

" une cause intérieure ou immanente (c'est la même chose pour moi) " (C.T. II. XXVI. 7. 4.)

L'on rejettera toute représentation *personnelle* ou *subjective* de Dieu, sur le mode de l'Artisan ou du Créateur qui déciderait ou non, selon son bon vouloir (caprice) ou une raison imposée, de la création ou de la fabrication du Monde, antécédemment à l'existence de celui-ci. L'Univers (la « création ») découle directement et logiquement de la puissance de Dieu qui s'identifie elle-même à son essence et non point à un *Fiat* mystérieux.

" Dieu n'a pas été avant ses décrets et il ne peut être sans eux. (...) La puissance de Dieu est son essence même." (É. I. XXXIII. Scolie 2 – XXXIV.)

Nulle césure ne sépare Dieu et le Monde : dans la terminologie spinoziste la relation entre les deux se nomme invariablement « expression » : le second exprime continûment le premier ou, mais cela veut dire la même chose, le premier s'exprime par le second.

" Tout ce qui existe exprime la nature de Dieu " (É. I. XXXVI. Dém.)

En dépit de sa ferme et violente opposition au spinozisme, Leibniz usera d'un vocabulaire quasi identique : "*Que chaque substance exprime [Dieu ou bien] tout l'univers à sa manière*"³. Il serait temps de les prendre à la lettre, plutôt que d'en ânonner ou paraphraser en permanence le texte, sans jamais le traiter vraiment avec sérieux, en considérant par avance que de tels mots n'y figurent *qu'* à titre de métaphores.

Dieu est Expression, id est *Logos* ou *Verbe*. Ainsi et ainsi seulement lui convient vraiment sa propriété majeure et première d'être *Causa sui*.

" PAR CAUSE DE SOI, J'ENTENDS CE DONT L'ESSENCE ENVELOPPE L'EXISTENCE, AUTREMENT DIT CE DONT LA NATURE NE PEUT ÊTRE CONÇUE QU'EXISTANTE." (É. I. Déf. I.)

Si l'on veut bien « transposer » cette définition, l'on obtient : par cause de soi, j'entends ce dont l'être enveloppe l'être, autant dire ce dont l'être ne peut être pensé qu'étant, soit ce dont on ne saurait jamais mettre en doute l'existence. Qu'on essaye pourtant de le faire, ne fût-ce qu'une fois, et l'on referra pour son compte l'expérience cartésienne : le doute implique déjà sa position.

³ *Discours Métaph. IX.* ; vide notre étude *Leibniz : L'Expression ou l'Harmonie préétablie (Monade et Sens)*

Or quoi d'autre sinon le *Langage* (la Pensée) présuppose tout, y compris sa propre négation, l'insignifiant n'étant que le sens « *nié* » (négativement « *affirmé* »), et donc s'auto-implique ? Aux sceptiques invétérés nous répondrons avec le rédacteur du *Traité* :

"Notons que si beaucoup de gens disent douter de l'existence de Dieu, ils n'en possèdent cependant que le nom, ou bien ils se forment une fiction quelconque qu'ils appellent Dieu ;" (T.R.E. 54. N. 3)

Ceux par contre qui s'en forment une idée adéquate, savent indubitablement l'existence du Verbe.

Demanderait-on en outre de quel Verbe il s'agit (divin ou humain), l'on prouverait alors sa non appartenance au nombre de ces derniers, car il n'en existe fondamentalement qu'Un.

"L'essence de la Raison n'est rien d'autre que notre esprit, en tant qu'il comprend clairement et distinctement." (É. IV. XXVI. Dém.)

Avoir «foi» en lui, ne témoigne d'aucune coupable faiblesse d'esprit mais de notre «humanité». Pour éviter l'équivoque, nous déclinerons **"ce véritable Verbe de Dieu"** (*Lettre LXXVI*) dans le vocable plus prosaïque de Langage - **"un langage au niveau du commun"** (*T.R.E. 17*).

S'éclairera en même temps l'énigmatique particularité de notre savoir des attributs de Dieu. En principe à une substance infinie doit correspondre nécessairement une infinité d'attributs. Or nous ne pouvons en nommer que deux :

"Après avoir dit ce que Dieu est, nous ajouterons seulement que ses deux seuls attributs connus de nous sont la pensée et l'étendue." (C.T. I. II. 28.)

Mais le Langage ne constitue-t-il pas précisément l'unité de ces deux attributs, unité qui depuis Saussure se note : Concept/Image acoustique, Signifié/Signifiant, Intelligible/Sensible.

Ce qui donne : S(igne ou substance) = $\frac{\text{É(tendue)}}{\text{P(ensée)}} = \frac{\text{S(ensible)}}{\text{I(ntelligible)}} = \frac{\text{S(ignifiant)}}{\text{S(ignifié)}}$

Le Signe - la Signification « résumé » l'essence de la Substance que l'on « traduira » par : "l'étendue intelligible infinie" (Malebranche⁴).

En lui gît donc bien l'ultime (unique) et incontournable Présupposé, déjà signalé dans l'exergue, de toute Philosophie et/ou Pensée :

"De là, enfin j'ai conclu ce qu'il s'agissait d'établir, sans rien présupposer hors le simple sens des mots."

Est-ce un hasard si interrogé sur le rapport substance – attributs, Spinoza répond par le modèle de la « syn-onymie », paradigme typique du fonctionnement du langage et de sa structure de renvoi : relationnelle ou syn-thétique ?

"Il est possible qu'une seule et même chose soit désignée par deux noms." (Lettre IX.)

On ne mélangera pas cette figure capitale avec l'homonymie génératrice elle de tant d'erreurs, -voir l'exemple **"le Chien, constellation céleste, et le chien, animal aboyant"** (É.I.XVII.Scolie).

⁴ *Entretiens sur la Métaphysique et sur la Religion* II. III.

S'inverse dès lors l'obscurité : l'étrangeté ne réside pas dans le fait que nous ne puissions nommer que ces deux attributs mais bien plutôt que l'on envisage la possibilité d'autres attributs. Peu conséquent pour une fois, le Philosophe n'a cessé de balancer entre ces deux options, oscillant en permanence entre l'hypothèse déjà citée et réitérée d'une infinité d'attributs dont **"deux seulement jusqu'à présent nous sont connus par eux-mêmes"** (*C.T. I. VII. 1. N.*), et qui nous interdirait de **"connaître Dieu entièrement"** (*Lettre LVI.*), et la thèse parfois suggérée, dès la fin des *Pensées métaphysiques*, publiées en complément des *Principes de Descartes*, d'une dualité consubstantielle et définitive, **"aucune autre [détermination]"** (*P.M. II. XII.*) de ce dernier ne pouvant être connue, non seulement par nous mais en soi, vu que la pensée et l'étendue/l'intelligible et le sensible composent ses uniques et vraies modalités d'« expression ».

" Il apparaît ainsi que l'esprit humain, ou l'idée du corps humain, n'enveloppe ni n'exprime aucun autre attribut de Dieu en dehors de ces deux-là. D'ailleurs, on ne peut, à partir de ces deux attributs ou de leurs affections, ni conclure ni concevoir aucun autre attribut. D'où l'on peut conclure, comme c'était notre objet, que l'esprit humain ne peut parvenir à la connaissance d'aucun autre attribut en dehors de ces deux-là." (Lettre LXIV.)

Auto-référentiel, le *Logos* conjoint les deux attributs de la substance et ne peut faire l'objet que d'une *Logique*, seule science qui n'en trahisse point l'être sui-réflexif (*Causa sui*).

" Revenons donc à notre propos, à savoir qu'il n'y a hors de Dieu aucun objet de sa science, mais qu'il est lui-même l'objet de sa science et même qu'il est sa science." (P.M. II. VII.)

En lui / elle l'objet (contenu, fond, matière) et le sujet (forme, méthode) du savoir coïncident, signe même de leur Vérité. Sa démarche ou Méthode sera donc pure et suivra le cheminement des catégories ou structures logiques, c'est-à-dire des significations objectives (vraies).

" De là il ressort donc avec clarté quelle doit être la vraie méthode et en quoi elle consiste essentiellement : dans la seule connaissance de l'entendement pur, de sa nature et de ses lois." (Lettre XXXVII.)

Partant le procès ou la progression de la **"Science intuitive"** (*É. II. XL. Scolie 2*) « imitera » la voie et/ou la voix du Concept, de l'Idée ou du Sens.

En vain en cherchera-t-on néanmoins un écho fidèle dans l'œuvre écrite de Spinoza. Pourquoi ?

Bien que les ouvrages spinozistes, dont le *Traité sur la Réforme de l'Entendement*, forment à peu près correctement le projet « logico » - philosophique / scientifique éternel, ils'en faut qu'ils en offrent une réalisation satisfaisante, y compris dans l'*Éthique*, et ce malgré le caractère grandiose - sublime de celle-ci et l'émotion que suscite fréquemment sa lecture. Tout au plus nous en laissent-ils le titre, son autre nom, la *Philosophie*, et le premier mot, **Dieu**, conçu comme l'unité de la pensée et de l'être, à l'instar de l'antique sentence de Parménide : *"Car même chose sont l'être et le penser"*.

En quoi le penseur de la Substance est certes habilité à se prévaloir du bon commencement :

" Les philosophes vulgaires commencent par les créatures ; Descartes a commencé par l'esprit ; moi je commence par Dieu."⁵

⁵ Selon le rapport de Tschirnhaus à Leibniz, apud L. Stein, *Leibniz und Spinoza*, Beilage II p. 183

Avec Hegel on reconnaîtra notre dette à tous envers lui, y saluant le point de départ adéquat et obligé de toute philosophie digne de ce nom et, en-deçà, plus simplement, de tout penser un tant soit peu exigeant : " *On remarquera d'une façon générale qu'il faut que le penser se soit placé au point de vue du spinozisme ; c'est le commencement essentiel de tout philosopher* " ⁶. Et le théoricien du " **véritable Verbe de Dieu** " peut assurément et également se targuer d'être parvenu à la compréhension vraie de sa discipline :

" **Je ne prétends pas avoir rencontré la meilleure des philosophies, mais je sais que je comprends la vraie philosophie.**"
(Lettre LXXVI.)

Par contre il pourrait plus difficilement s'enorgueillir de l'avoir accomplie ou « achevée ». Car pas même la première partie de l'*Éthique* n'en propose, ne fût-ce qu'une ébauche, dans la mesure où, loin de développer la nature essentielle de Dieu, donc d'articuler positivement ses "attributs", elle n'en énonce que "les propres" (C.T.I. passim), id est des qualités extrinsèques. Moins encore invoquera-t-on les autres parties de son *Opus* à l'appui d'une science effective, vu qu'elles se situent dans un ordre externe à la Science proprement dite, n'en visant que l'accès, et de surcroît un accès relativement extérieur et non une authentique « introduction » interne, comme l'indiquent assez clairement voire trop manifestement et leur division (juxtaposition) et leur ordination (démonstration) générale initiale, fort mathématique – "ordine geometrico" – peut-être, mais par là-même très peu logique (signifiante), philosophique ou « spéculative ».

D'où l'intitulé finalement retenu, *Éthique*, parfaitement conforme au contenu de l'ouvrage. Son auteur savait pertinemment, à défaut d'en être pleinement conscient, qu'il n'y exposait point réellement sa *Philosophie*, sinon il n'eût pas éprouvé le besoin d'un tel changement de titre. On soulignera au passage que le destin de son œuvre reflète de manière inversée le sort de celle de son illustre devancier, Descartes, qui dans la Préface à ses *Principes de la Philosophie*, édités eux à Amsterdam et scrupuleusement commentés, nous l'avons rappelé, par Spinoza, dessine la place vacante et fondamentale de "la plus haute et parfaite morale", censée couronner l'"arbre" de la "Sagesse" et qui ne verra elle jamais le jour, restant à l'état de promesse. Tous deux signent ainsi l'incomplétude de leur Philosophie.

Que le Philosophe néerlandais ait cependant cru un moment qu'avec son Livre majeur, publié juste après sa mort, il nous livrait, ne fût-ce qu'un fragment ou une portion du Système, comme l'atteste l'Avertissement de la 2^{ème} partie, déjà cité plus haut :

" *Je passe maintenant à l'explication des choses qui ont dû suivre nécessairement de l'essence de Dieu, autrement dit de l'Être éternel et infini ...* "

Cela nous fournit sans doute le moyen de comprendre, au moins en partie, l'absence de fait chez lui de son *Œuvre* pourtant tôt annoncée (programmée) et souvent essayée ou mûrie, puisqu'il a médité et travaillé sur son *Opus Magnum* durant 12 ans, de 1663, date des premières propositions géométriques à 1675, date de sa version prête pour une publication, différée.

⁶ H.Ph. Spinoza p. 1455

Celle-là tient à la présence simultanée dans la problématique spinoziste de deux « modèles » de Dieu et/ou de la Science foncièrement incompatibles.

1) Un modèle métaphysique ou théo-*logique* que nous avons tenté d'esquisser et qui, assimilant Dieu à l'Esprit (Sujet) ou au *Logos* (Langage), relève de la Philosophie ou de la *Logique* (pure), c'est-à-dire d'une Théorie « abstraite » et circulaire - intégrale (systématique) des significations inhérentes à tous les Discours (Savoirs) humains existants, bref d'une « *Dia-lectique* » universelle ou d'une *Encyclopédie des sciences philosophiques* (Hegel) et non d'une Doctrine particulière, si belle et éminente soit elle.

2) Un modèle physique qui, confondant Dieu et Nature - "*Deus sive Natura*" (É. IV. Préf.)- et identifiant celle-ci à la nature matérielle (physique), en dépit des mises en garde insistantes et renouvelées du métaphysicien « panthéiste » lui-même contre cette confusion habituelle et massive entre "**la Nature ... [et] une certaine masse ou matière corporelle**" (*Lettre LXXIII.*), finit par ravalier l'Absolu au rang de chose pétrifiée ou rigide, externe à la pensée en tout cas. " La philosophie de Spinoza est seulement substance rigide, elle n'est pas encore esprit [sujet] ; on n'est pas chez soi. Dieu n'y est pas esprit, parce qu'il n'est pas trinitaire [dialectique]. La substance demeure dans la rigidité, dans la pétrification, elle est privée du jaillissement boehmien."

Ce « blâme » totalement justifié du rédacteur des *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie* -qui reprend ses pertinentes critiques du "*concept de la substance spinoziste*" de la *Logique*⁷-, peu suspect d'antipathie à l'endroit de son Prédécesseur, batave ou juif peu importe, explique pourquoi notre Pensée approximerait perpétuellement Dieu ou la Substance et ne le saisirait jamais complètement : le propre de l'objet physique consiste à receler une indéfinité de parties et donc d'être proprement inépuisable. Au demeurant un tel reproche n'entend pas jeter Spinoza aux orties ou le traiter comme " chien crevé " ⁸, mais au contraire réactualiser la réflexivité (esprit ou vie), sise au cœur de la substance originellement définie.

En comparant, dans l'Avertissement évoqué ci-dessus, l'Infinité qui suit de Dieu à celle d'"**une infinité de choses en une infinité de modes**", c'est d'une nouvelle confusion, répétition franche et logique en fait de la précédente, dont se rend du coup coupable Spinoza. Al'encontre une fois de plus des ses propres distinctions, il rabaisse "**l'infini en acte**" (*Lettre XII.*) ou positif au niveau de l'infini en puissance ou numérique, littéralement l'in-défini négatif. La Métaphysique se trouve dès lors inmanquablement rétrécie aux dimensions d'une Physique.

Mais alors qu'une Physique pure se proposant une « construction » ou déduction *a priori* de ses lois qui ne se réduirait pas au ressassement des principes généraux, est strictement impensable, étant donné la structure chaotique (probabilitaire) des corps naturels, la *Logique*, elle, sera pure, sous peine de n'être rien ou, au mieux, un simple rabâchage de la logique formelle (mathématique).

⁷ Hegel, *H.Ph.* Spinoza pp. 1456-1457 et *S.L.* II. pp. 191 sq.

⁸ Lessing in Jacobi, *Lettres à Moses Mendelssohn sur la doctrine de Spinoza* p. 116 (*O.ph.*, Aubier)

Aussi sans laisser entièrement hors de son champ l'étude de la « nature » en son extériorité, elle abandonnera toute prétention à démontrer ou légiférer sur " **la diversité des choses** ", celle-ci ne pouvant qu'être donnée et non produite (conçue).

Dans sa dernière lettre dont le destinataire nous soit connu, Spinoza répond sur ce point, en mettant en cause la définition cartésienne de la matière.

"Vous me demandez si la diversité des choses peut être démontrée a priori en partant d'un seul concept d'étendue : je crois avoir montré assez clairement que c'est impossible; c'est pour quoi la définition cartésienne de la matière par l'étendue me semble mauvaise ; il faut, au contraire, l'expliquer nécessairement par un attribut qui exprime une essence éternelle et infinie. Mais je vous parlerai peut-être plus clairement de tout cela une autre fois, s'il m'est donné de vivre assez. Je n'ai pu jusqu'ici rien mettre en ordre sur ce sujet." (Lettre LXXXIII.)

A son explicitation différée contentons-nous d'ajouter que quelque détermination de la matière que l'on postule, il est exclu d'en dériver le divers du monde, les choses n'étant pas liées de façon telle que le hasard, autrement dit non point l'absence de causes mais son trop plein, n'y ait sa place plus ou moins prégnante selon les cas et les circonstances.

Force est donc de chercher "**un enchaînement irréfragable**" (*T.R.E. 61. N. 1*) et d'exposer non pas "**la suite des choses singulières changeantes, mais seulement la série des choses fixes et éternelles**" (*T.R.E. 100.*) ailleurs que dans la nature et/ou la science physique (naturelle). Ce qui veut dire : dans le concept ou l'entendement même.

"L'entendement n'est pas, comme le corps, soumis au hasard (*casibus obnoxius*). ... De là il ressort donc avec clarté quelle doit être la vraie méthode et en quoi elle consiste essentiellement : dans la seule connaissance de l'entendement pur, de sa nature et de ses lois." (Lettre XXXVII.)

Tel est le seul « lieu » et l'unique méthode qui conduisent à la chaîne des significations et permettent la mise en œuvre d'un authentique Discours systématique.

Il appartiendra à d'autres, après la mort du Philosophe hollandais, d'arpenter avec plus de bonheur ce chemin et de transformer progressivement un projet inabouti en réalité scientifique. De cette tâche s'acquitteront particulièrement les représentants de l'Idéalisme allemand qui, nonobstant les sévères et parfois injustes admonestations de Leibniz dans ses *Notes sur l'Éthique* ou dans sa *Réfutation inédite de Spinoza (Animadversiones)*, n'hésiteront pas à se réclamer de la doctrine spinoziste – "l'idéalisme transcendantal de Spinoza" –, quitte à en dénoncer avant Hegel le « résultat » – (substance = être sans vie)⁹ –, et, s'appuyant sur elle, à en prolonger ou poursuivre le dessein général, sinon les thèses concrètes.

De toute façon, point de départ incontournable / obligé de la Philosophie, de toute philosophie – "le point cardinal de la philosophie moderne" selon le mot de Hegel déjà rappelé au début – la philosophie de Spinoza n'en forme que le point de départ et reste foncièrement inachevée : on a voulu ici dire pourquoi.

⁹ Kant, *Opus Postumum* p. 208 (PUF) et Fichte, *La Théorie de la science* (1804) VIII. p. 83 (Aubier)

On tiendra toutefois les raisons invoquées plus haut pour ce qu'elles sont : des indications sommaires qu'une lecture plus minutieuse devrait étayer. Nous en laissons le soin à d'autres. Pour nous, une chose est sûre : jamais aucune explication ne viendra à bout du défaut d'une œuvre, soit, lorsqu'il s'agit d'autre chose que d'un simple manque de temps, d'une erreur. Car celle-ci n'a pas de véritable mobile ou motif, sauf une autre erreur qui elle-même ... C'est dire que ce genre d'explication emprunte fatalement la voie d'une régression à l'infini qui ne saurait satisfaire pleinement l'esprit, soucieux d'une justification définitive ou ultime et non d'une démonstration conditionnelle, comme c'est le cas présentement.

Ainsi affirmer, comme nous le faisons nous-mêmes, que l'absence de la *Philosophie* se justifie par une confusion chez le Penseur dans sa conception de Dieu, revient à affirmer que cette absence nous renvoie à une autre absence qui la redouble, celle d'une conception moins confuse. On serait alors en droit de nous demander les causes de cette dernière et nous ne pourrions produire comme solution éventuelle qu'une troisième absence (carence, lacune, manque), etc. Tant il demeure vrai que la faute relève du contingent, la vérité s'imposant par nécessité. Rien, aucune raison impérieuse, n'interdisait à Spinoza d'écrire sa *Philosophie* et de parachever son Œuvre, elle eût sinon empêché pareillement les autres de le faire.

A propos de celle-ci justement l'auteur du *Traité de la Réforme de l'Entendement* s'interrogeait : **" Si par hasard quelqu'un nous demande pourquoi moi-même – puisque la vérité se manifeste elle-même – j'en ai pas tout d'abord et avant tout exposé dans cet ordre les vérités de la Nature – je lui réponds "** (T.R.E. 46.) En guise de réponse suit le silence, le passage étant ici tronqué. Pour accidentelle que paraisse cette coupure et même si elle n'est due qu'à des circonstances externes, elle n'en trahit pas moins la marque de toute l'œuvre du Philosophe, l'image ou le symptôme de son inachèvement aussi bien matériel, qu'essentiel.

Outre la non-publication de son vivant et sous son nom de la quasi totalité de ses ouvrages, la plupart d'entre eux n'ont en effet point été menés à leur terme et portent invariablement à leur fin la mention : *" le reste ou la suite de l'ouvrage manque "* (cf. T.R.E., P.Ph.D. et T.P.). Et surtout son Texte Princeps, *L'Éthique*, ouvrage posthume, n'obéit point aux rigoureux et stricts canons de la *Philosophie*, quoiqu'il pu en penser d'aucuns, dont A. Koyré déjà cité.

Quant à son Rédacteur, il devait bien avoir conscience de cette lacune majeure, lui qui ne cessait de conclure ses écrits par cette étrange « dénégation » :

" Mais nous en avons assez dit pour le moment. (...) Nous posons donc ici la plume. (...) Mais je n'en dirai pas davantage là-dessus ... " (C.T. – P.M. – T.P.)

L'infini hommage ou respect qu'on lui doit, singulièrement en cette année de célébration de sa mort (1997), ne saurait nous rendre aveugles et nous masquer ses « faiblesses » théoriques, fût-ce à contre-courant d'une certaine mode idéologique¹⁰.

J. Brafman

¹⁰ Vide P. Macherey, *Hegel ou Spinoza* (La Découverte)